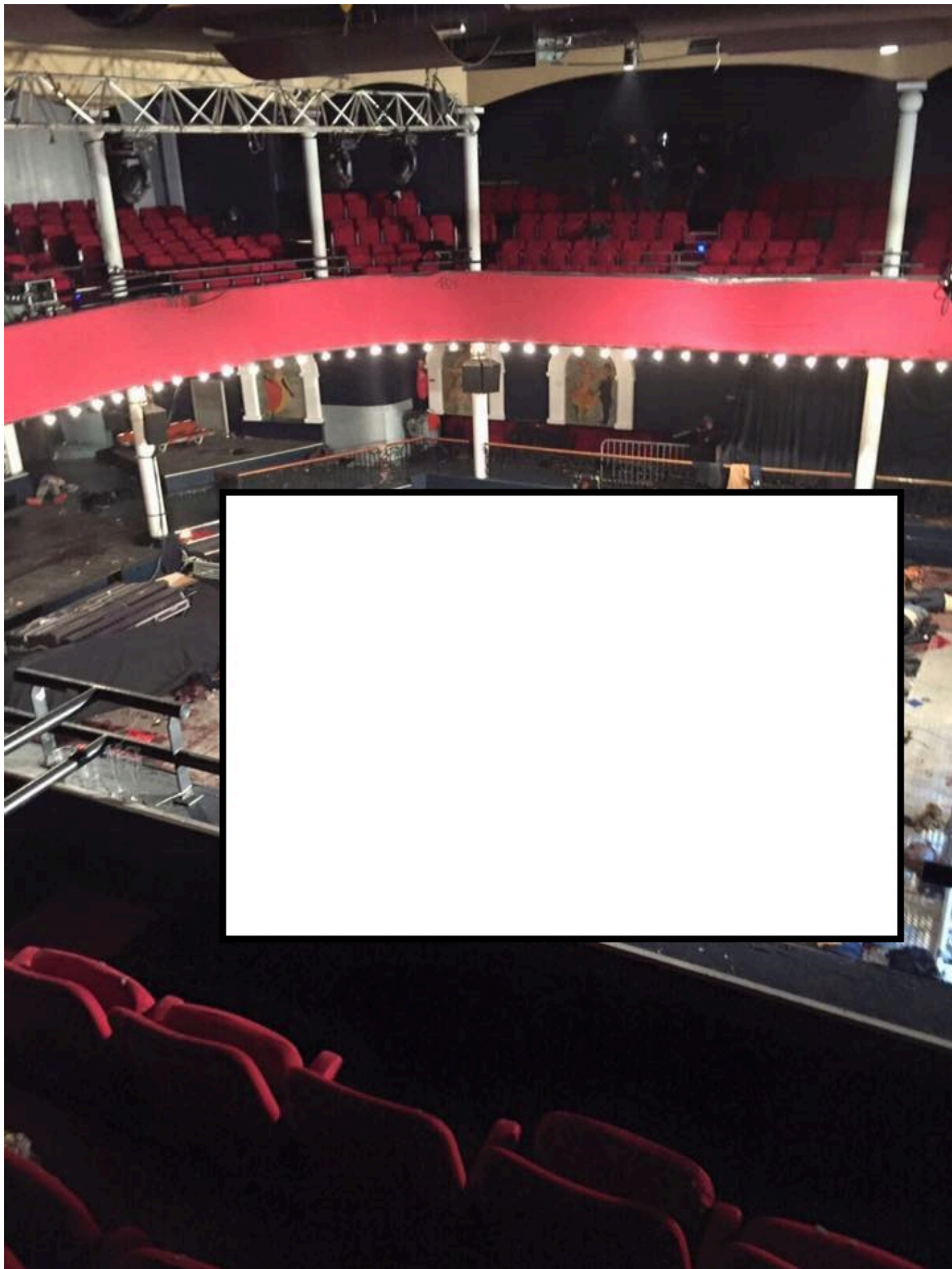


**Fleury-Merogis : des
musulmans sifflent le
« lâche » Abdeslam**



À la prison de Fleury-Mérogis, des détenus ont sifflé,

conspué, insulté l'assassin Abdeslam lors de son arrivée parmi eux.

<http://www.bfmtv.com/societe/abdeslam-siffle-a-son-arrivee-a-la-prison-de-fleury-merogis-970329.html>

Ils ne l'ont pas fait parce qu'il a participé au massacre de cent trente personnes dans une salle de spectacle parisienne et sur des terrasses de bistros.

Ils ne l'ont pas fait parce que le sang qu'il a sur les mains couvre pour toujours des milliers de gens, parents, proches, amis, de son suaire gluant.

Ils ne l'ont pas fait parce que cet acte de guerre a été commis sur des civils désarmés, quand les armées de la France sont déployées dans maints pays, ou casernées à l'intérieur même du territoire national. Donc atteignables physiquement pour qui prend le risque de les affronter.

Ils l'ont fait parce qu'Abdeslam, qui fut, le temps d'une catharsis guerrière, leur héros, a commis le crime suprême de ne pas suivre ses compagnons sur les sentiers parfumés au jasmin d'Allah, cap sur les houris dont la défloration magnifie et reconstitue à l'identique une virginité de saintes célestes.

Ils l'ont fait parce qu'eux-mêmes, enfin placés dans les mêmes conditions de l'action violente, n'auraient pas hésité une seule seconde à augmenter le chiffre des victimes de quelques dizaines, voire de quelques milliers de têtes, la limite de cette arithmétique de cauchemar étant laissée à l'appréciation du Prophète et de ses soldats de première ligne.

En crachant leur néant mental à la face de celui qu'ils considèrent désormais comme un lâche, ils ont clairement exprimé à la France, au nom de ce qu'il faut inlassablement nommer Islam, la haine que leur inspire le pays que l'on s'obstine à vouloir leur, et ce désir de l'abattre qui les

tient dans la permanente impatience d'en découdre avec elle.

Ainsi la France couve-t-elle en son sein la réplique exacte des hitlériens qui multiplièrent les atrocités sur son sol dans les années 40. À cette différence près, de taille : elle n'avait alors pas bâti la pépinière ni labouré gratuitement le potager autorisant ces plantes vénéneuses à se répandre et à se multiplier sur son sol. Elle en subit comme conséquence, aujourd'hui, dans ses villes comme désormais dans ses campagnes, la présence massive des bataillons plus ou moins formés, plus ou moins armés, plus ou moins mobilisés, de sa défaite annoncée.

Simple question de temps.

Terrifiante responsabilité de la classe politique française. Abyssale pénombre de ses désirs, de sa volonté, de son courage. C'est à qui, finalement, retardera le plus longtemps possible l'échéance qui s'annonce. Les prises de conscience, paniquardes, de quelques lapins soudain aveuglés par des phares sont juste le doigt, émergeant du cloaque, du corps malade de la France en pleine noyade. De la boue dans les narines, dans la bouche, dans les poumons, dans le cerveau. L'asphyxie, lente, dans des puanteurs d'eau croupie.

Quand nos ennemis ouvertement déclarés, revendiquant haut et fort leur souhait de mort dans le silence complice de leur communauté, devraient être impitoyablement éliminés de la nation, du peuple, de la terre fut-elle natale, on leur offre, nourris-logés-chauffés-éclairés, le tapis de prière et la télévision. L'un pour parler aux mânes des tueurs et les encenser, l'autre pour suivre la progression de la Vérité sur les champs de bataille où sévissent leurs modèles, par eux-mêmes bientôt rejoints.

Et l'on paye, pour cela, des impôts. Et les lanceurs d'alerte, les lucides, les enragés-d'avoir-à-ce-point-raison, sont au tribunal quand les doux rêveurs de la fraternité universelle,

manipulés par les caissiers du Grand Remplacement, dorment debout en plein Paris.

C'est à désespérer des Français, alors que s'annonce comme probable vainqueur des élections prochaines, l'une des plus exemplaires coalitions de faux-culs, de pleutres et de fuyards en rase campagne que notre pays ait connu dans sa longue histoire. Nous allons vivre des moments passionnants.

Mais c'est vrai aussi : bien au-dessus de ces très contrariantes considérations sur la fin des mondes, une question se pose avec son acuité per-annuelle : et si l'on commençait à penser aux vacances d'été ?

Jean Sobieski